

TEXTYLES

Textyles

Revue des lettres belges de langue française

12 | 1995

Voyages, Ailleurs

Ces lettres d'un pays qui voyage

Pierre Halen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1948>

DOI : 10.4000/textyles.1948

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 7-19

ISBN : 2-87277-008-8

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Pierre Halen, « Ces lettres d'un pays qui voyage », *Textyles* [En ligne], 12 | 1995, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1948> ; DOI : 10.4000/textyles.1948

Tous droits réservés

«UN PETIT ROYAUME, SANS MAJORDOME, CHEZ NOUS» : on se souvient peut-être de cette chanson de Julos Beaucarne, poète qui se produisait alors dans la panoplie de l'artiste écologiste, villageois et «wallon». Le même auteur-compositeur se présentait pourtant aussi, à sa manière, sous les dehors de l'artiste mondialiste, «francophone» et solidaire des Victor Jara auxquels un régime de généraux à panzers, très loin de Tourinnes-la-Grosse et de Jandrain-Jandrenouille, infligeait sa violence imbécile. En Julos se croisaient ainsi, d'une part, le retour à la nature et à l'antan et, d'autre part, l'affirmation d'un être-au-monde auquel, pour citer la fameuse maxime de Térence, rien d'humain ne pouvait être étranger : «Nous sommes cent quatre-vingts millions de francophones dans le monde... voilà pourquoi nos 'stons firs d'esse wallons». Le Chili lointain, bien qu'hispanophone, devenait en ces années septante la scène topologique et symbolique de ce qui, dans l'Ailleurs, était l'appel lancé par le Visage de l'Autre ; de la sorte, l'église au milieu du village, pourvu qu'y retentisse aussi l'écho des blessures planétaires, se préservait d'être tout à fait un clocher à l'abri duquel rimait les vertus des sabots retrouvés sous la forme du vélo solaire, ou sous lequel conter, en famille, la nostalgie des «ceux de chez nous».

Dans un autre style, la génération de la «belgitude», surtout bruxelloise, réinscrivait alors le corps de ses lettres dans un lieu qui était une «terre d'asile» problématique, mais une terre «malgré tout». Ainsi se renégociait une identité complexe, dont on ne rend pas tout à fait compte si on la réduit à un avatar de la vieille histoire des relations entre la Marche septentrionale de l'Hexagone et le centralisme parisien : cette sorte de «discours antillais» façon Uylenspiegel ou Tintin se cherchait aussi une «identité-monde», à partir de la «cité-monde» que devenait, dans le même temps, l'ex-cité des Pauline Platbrood et autres Pitje Schramouille. Et tout récemment encore, à l'occasion de la parution d'*Une paix royale*, — ce roman dont un procès aussi inutile que tapageur a empêché, sinon la vente, du moins, pour une part, la lecture —, l'écrivain Pierre Mertens était amené à rappeler le privilège relatif que constituait, pour un écrivain, le fait d'habiter un État-Nation aussi restreint que problématique : par comparaison avec d'autres espaces, sans doute plus importants et moins confus, le «Petit Royaume» possède au moins cette vertu qu'il y est difficile d'être simplement «chez soi». Aussi bien, *Une paix royale* est-il, entre autres dimensions, le roman d'une abdication du Majordome dans le Royaume et d'une «exploration du monde». À y réfléchir, la caractérisation d'un des personnages de ce récit comme figure de la vulgarité lourdaude, mal à l'aise dans ses attributions symboliques et usé par une dépense de soi dans des entreprises sans pertinence, n'est pas aussi adventice, pas aussi coquetterie-pour-se-faire-un-scandale, qu'on a pu en avoir

l'impression dans les couloirs du tribunal qui, pour être à Paris, n'en jugeait pas moins des affaires de famille : elle fait assez contraste avec l'image d'un Léopold III qui fut conduit, après s'être plus ou moins adroitement affronté à la tragédie de son temps, à se remettre au monde.

Être d'ici et de là

Ainsi paraissent s'articuler, dans l'aujourd'hui d'écrivains qui peuvent être plus ou moins bien réconciliés avec le lieu qu'ils acceptent d'habiter, un Ici «malgré tout» et un Ailleurs qui s'est, avec le temps, singulièrement rapproché. En ce sens, la présente fin-de-siècle, qu'anthropologues et politologues divers placent sous le signe de la mondialisation au point d'ouvrir, à l'enseigne des *Global studies*, de nouveaux départements entiers, se place dans le fil de la précédente. Si l'optimisme positiviste n'y est plus, si ni «Aubes» ni Grand Soir ne paraissent plus en vue, en revanche l'emprise de la planète dans un seul temps-monde semble bien en cours, de même que la dualisation de son espace en zones «hallucinées» et «tentaculaires». Verhaeren, quoi qu'il en soit des accents colonialistes qu'on peut lui trouver ¹, quoi qu'il en soit aussi d'un nationalisme tardif et, du reste, à nuancer ², paraît ainsi a posteriori le prophète aussi enthousiaste qu'inquiet d'une part importante de la post-modernité.

Dans un tel contexte, où s'affrontent les crispations identitaires et, d'autre part, la tentation de glissades infinies, de «small touch» en «small touch», sur les couteuses autoroutes de la communication, l'État-Nation se retrouve la cible mal défendue des uns et des autres, néo-libéraux et croyants du post-moderne. Que l'on continue, dans les Facultés du Vieux Continent, à régenter nationalement les espaces littéraires peut leur paraître un comportement du dernier dinosaurien. On objectera, s'agissant des lettres belges de langue française, que leur espace de référence, en fait de nation, est pour le moins particulier. Mais peut-être qu'il n'en a pas toujours été ainsi (nous y reviendrons). S'il n'y a pas d'Ici sans Ailleurs, et vice-versa, on conviendra du moins que l'examen d'une identité collective, quelle qu'elle soit, gagnera à prendre son matériau non seulement dans ce que la collectivité dit d'elle-même à tel moment, mais aussi dans ce qu'elle dit, en même temps, de son Autre (ou de ce qu'elle pose historiquement comme son Autre).

Or, dans cet «Autre», il y a bien les partenaires qu'on connaît — le centralisme français en ordre principal —, mais on aurait tort de négliger ce qui s'énonce à propos de collectivités plus lointaines, ou se négocie avec elles. De toute évidence, ce qu'Édouard Glissant appelle l'*identité-racine* (l'essentialisation de l'identité dans un lieu, fût-il celui du clocher, fût-il celui d'une Histoire) n'apparaît plus

¹ Cfr R. MORTIER, «E. Verhaeren, K. Marx et l'expansion européenne», dans *Émile Verhaeren, poète, dramaturge et critique*. Bruxelles, Ed. de l'U.L.B., 1984, pp.145-155. Cette vision enthousiaste n'est évidemment pas isolée, à l'époque du comitisme triomphant : cfr p.e. G. DE LICHTERVELDE, *Les Légendes de l'inconnu géographique*. Bruxelles, Lacomblez, 1903, 82 p.

² Cfr, dans *Textyles*, n°11 (*Émile Verhaeren*), les deux articles de Jacques Marx et de Claude Allart.

à beaucoup que comme la bête immonde, suspecte de charrier les nationalismes du passé ; il faudrait, selon Glissant qui se réfère à Deleuze, passer à l'*identité-relation*, à ce rhizome communicationnel qui permettra d'être, sans doute, de quelque part, mais aussi de faire son bien de tout autre lieu, en gérant les «différences» autrement que dans la doxa culturaliste³. Dès lors, qu'on se contente d'étudier l'Histoire des dires identitaires, qu'on se soucie de les théoriser ou qu'on s'interroge sur la meilleure façon de préparer le grand commerce multiforme qui nous est annoncé, dans tous les cas l'intérêt paraît clair d'un examen attentif de cela qu'à tel moment, un «Nous» a appelé un «Ailleurs».

Les études réunies ici proposent autant de cas d'espèce que le lecteur pourra, s'il le souhaite, envisager dans cette perspective : un «Moi» (un «Nous») se mesure, légitimement du reste, en face de l'Autre qu'il se choisit. Voyageurs, rêveurs d'autres espaces, fussent-ils l'espace du plafond, de la neige ou de la page, tous entament aussi, avec cet Autre, une transaction. Pas de voyage qui ne ramène chez soi augmenté, nanti ne serait-ce que d'un manque, d'une dépossession (mais celles-là sont à dire, sont dites, font page ou écriture, récits et albums). Et ce dont on s'augmente ainsi modifie, métisse, déplace la configuration de l'espace initial. L'identité est la somme de ce dont on a accepté l'apport, en fonction des besoins, des nécessités, des contextes⁴. C'est une somme de voyages. Au pays de Flandre ou ailleurs.

On a beaucoup répété que le ci-devant Royaume était un «carrefour», un «creuset», un tissu de fleuves «drainant» les richesses du continent. C'était le dogme de l'*âme belge*. N'était l'illusion dont ce crédo se berçait concernant l'impact à long terme de la devise nationale, n'était le fait qu'il eût pu s'appliquer à n'importe quelle autre collectivité, cette façon de voir avait du moins une justesse théorique. Il lui manque toutefois les deux idées d'étendue et de mouvement. L'étendue parce que, même il y a un siècle, il aurait pu être clair que l'apport extérieur provenait aussi de bien plus loin que l'Europe. Le mouvement, parce que ces apports, on était parfois allé les chercher, et fort loin.

Images de l'Autre, images de l'Homme

Au moins, l'observation du Voyage nous rappelle ceci, qu'il y a de la différence au-devant de soi, et que les modalités de son appréhension peuvent être fort diverses : l'échange, le rejet, le respect et ses ambiguïtés, l'envie de comprendre ou de ne pas comprendre, la mesure de soi, etc. Point n'est besoin d'insister à cet égard : ces modalités sont lourdes d'implications, notamment en ce qui concerne la gestion du contact avec l'Autre (avec ce qu'on établit comme tel, avec ce qui

³ Cfr Édouard GLISSANT, *Le Discours antillais*. Paris, Seuil, 1981, 503 p. ; *Poétique de la relation*. Paris, Gallimard, 1990, 241 p.

⁴ Sans pouvoir m'y attarder, je me réfère ici aux travaux des anthropologues, et notamment Jean-Loup AMSELLE, *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris, Payot, Bibl. scientifique Payot, 1989, 257 p.

veut se présenter comme tel) dans la vie quotidienne des cités-mondes ⁵. Aussi est-il particulièrement précieux que les deux premières contributions de ce dossier évoquent, chacune de leur point de vue, les enjeux du contact. Adrien Pasquali, dans son introduction générale à la littérature viatique et à sa critique, rappelle notamment les développements qu'a connus la question de l'altérité, élément-clé de la phraséologie contemporaine. Quant à Sarga Moussa, il envisage un voyageur de jadis, Vincent Stochove, — comme il l'a fait par ailleurs pour Chateaubriand, Gautier ou Nerval —, en le laissant nous introduire, à travers Constantinople, dans la double tradition du contact et de son récit, tout en insistant sur les attitudes qui président à la co-présence.

Des caractéristiques générales de la littérature viatique s'en dégagent clairement, qui pourraient être définies comme le produit d'une double tension, interne à l'écriture. D'abord, une tension dialectique entre le discours antérieur et le discours présent : même lorsqu'on voyage réellement dans un espace nouveau, on a, en tête et même souvent sous le bras, les écrits de ceux qui y furent auparavant. Gide se promenant au Congo avec les récits de Conrad sous les yeux est le cas de figure qu'on cite souvent ⁶. Parce qu'on ne vient pas avec rien au-devant de l'objet à appréhender, mais aussi parce que le marché imposera au livre nouveau de se situer par rapport aux livres déjà existants, le texte viatique est donc à la fois citationnel et marqué par ce que S. Moussa appelle une *rhétorique de la nouveauté*. Ensuite, une tension, qui ne se superpose pas exactement à la première, entre ce que la critique appelle l'idéologique et l'esthétique ; en ce cas comme en bien d'autres (songeons par exemple, dans la littérature coloniale, aux nombreuses dédicaces liminaires, adressées à la mémoire du Roi-Fondateur), cette tension oppose souvent deux lieux du textes, sa façade et son intérieur. L'important est d'apercevoir que le texte viatique est traversé ou animé par des imaginaires qui peuvent être contradictoires, ce qui est sans doute la raison de toute appréhension nouvelle.

Cela dit, si ces modalités sont capitales, c'est aussi eu égard à la longue histoire au cours de laquelle le Sujet occidental se gargarisa d'images de l'Autre : elles alimentèrent le sentiment de supériorité que lui donnait son rapport à la technè et à l'espace, et forcément jouèrent un rôle idéologique dans les politiques de domination qu'il mit en œuvre, et non seulement dans la plus évidente historiquement, à savoir la colonisation. On sait comment, pour être réputé n'avoir pas d'âme, le Sauvage fut jugé apte à subir des traitements bestiaux ; comment, pour n'avoir pas d'Histoire écrite, il fut confiné, imbécilement mais non sans profit matériel, dans un statut de force de travail exploitable. Deux contributions, dans

⁵ Cfr e.a., sur le versant didactique de la question : Luc COLLES, *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle. Pistes de lecture pour les classes à plus ou moins forte présence d'adolescents issus de l'immigration*. Bruxelles, De Boeck-Wesmael, coll. De Boeck-Duculot, Formation continue, 1994, 173 p.

⁶ Cfr «De Conrad à Bolya, l'Afrique centrale vue par l'exotisme critique», dans *Bulletin francophone de Finlande*, n°7, automne 1995.

ce dossier, rappellent opportunément ces enjeux, dont l'histoire pèse lourd, aujourd'hui encore, dans les relations internationales, comme dans d'autres rapports intercollectifs, toujours susceptibles d'être présentés comme post-coloniaux, c'est-à-dire en fonction de catégories qui, même inversées, procèdent des blessures anciennes. L'article de Jacques Marx, tout d'abord, donne une portée plus générale aux observations qu'il avait déjà proposées à propos d'Emond Picard en visite au Maghreb ⁷ ; cette fois, il s'agit de broser le panorama éloquent de l'ensemble des textes laissés par les voyageurs belges en Afrique du Nord, tradition qui ne s'est guère éteinte, si l'on en juge par le fait qu'un prix Gilles Nélod a été attribué en 1994 par l'Association des Écrivains Belges à un récit intitulé *Le Mzab revisité*, dû Andrée Schmit. La seconde est due à János Riesz, spécialiste comme Jacques Marx de la littérature coloniale, et particulièrement intéressé par le thème de la traite négrière ⁸. Il revisite quant à lui, à travers un roman d'aventures de Marcel Cléban, ce qui traîne d'ambigu dans le souvenir qu'entretient l'Occident à propos de l'esclavage et à propos de certains Ailleurs comme le Dahomey, lieu supposé de toutes les initiations érotiques et de toutes les sensations barbares.

Une modalité d'un tout autre ordre est celle de l'humanisme affamé de rencontres, de dialogues et de constructions antextotiques du partenaire humain. L'Ailleurs est alors une autre scène, où Autrui devient accessible, et où l'altérité, loin d'être projetée dans un Autre, sourd plutôt d'un être-au-monde commun, d'une histoire qui, pour échapper à la conduite que pourrait lui imposer le sujet humain vers quelque Bien, n'en est pas moins partageable et interrogeable. Nous avons suggéré plus haut que ce type d'ouverture au monde caractérisait, par exemple, l'auteur des *Bons offices*. Parmi les écrivains dont il sera question dans les pages qui suivent, c'est assurément Charles-Louis Paron (avec peut-être aussi Émile Chardome) qui tiendrait le plus aisément compagnie à Pierre Mertens dans ce compartiment-là du Voyage. Paron, homme de bonne volonté, qui se lança dans un long séjour en Chine à l'époque où le maoïsme faisait miroiter l'espoir d'une société moins amère, n'avait pas en vue quelque Sauvagerie plus ou moins pitto-

7 J. MARX, «Regards fin de siècle sur le Maghreb sombre», dans P. HALEN et J. RIESZ (éd.), *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre dans les lettres belges de langue française et alentour*. Bruxelles, Textyles-Éditions, 1993, pp.189-204 ; cfr aussi : Id., «L'usage des Villes d'or. Une archéologie mentale au service du dessein colonial», dans *Cahiers d'études maghrébines*, janvier 1992, n°4 (*Villes dans l'imaginaire : Marrakech, Tunis, Alger*), pp.150-158.

8 Contrairement à ce qu'on imagine peut-être, les marins et les armateurs «belges» prirent activement part à la traite atlantique, aussi appelée commerce triangulaire ; c'est aussi à un Belge, — le Père D. Rinchon, qui examina notamment les documents laissés par un de ses compatriotes, le capitaine négrier Van Alstein —, qu'on doit les études historiques marquantes que sont : *Le Trafic négrier. D'après les livres de commerce du Capitaine gantois Pierre-Ignace Liévin van Alstein. Tome 1. L'organisation commerciale de la traite des Noirs*. Uccle-Bruxelles, Ed. Atlas ; Paris, Van Elsche ; Nantes, A. Gernaux, 1938, 350 p., ill. ; *Les armements négriers au XVIII^e siècle d'après la correspondance et la comptabilité des armateurs et des capitaines nantais*. Bruxelles, ARSC, 1956, 178 p. ; *P.I.L. van Alstein, capitaine négrier*. Dakar, IFAN, Mémoires de l'IFAN, n°71, 1964, 451 p., ill.

resque, ni quelque «Ailleurs» de l'Histoire humaine. Le roman de Marcel Cléban, *Quand les dieux souriront aux nègres*, à côté des aspects ambigus soulignés par J. Riesz, se termine aussi dans cette perspective-là, puisque le narrateur choisit *in fine* de ne plus voyager mais de s'établir dans un Ailleurs qu'il fait sien — en l'occurrence une île des Caraïbes et un maquis d'esclaves marrons —, ce qui lui permet, après tant de troubles hésitations dans l'espace du romanesque, de se solidariser avec l'histoire des humains.

Dans d'autres compartiments, le voyage littéraire a souvent des ambitions très différentes de celle-là, comme nous allons le voir. À cet endroit, il convient de faire observer une ligne de démarcation entre les approches. Les articles de Jacques Marx et de János Riesz procèdent, avec des nuances, d'un point de vue qui a suscité nombre de travaux, spécialement autour de la question des «Images du Noir», qu'on pourrait appeler une critique politique des imaginaires et dont l'ouvrage d'Eward Saïd, *Orientalism*⁹, a exemplifié la démarche. Le point nodal de l'interprétation est l'idéologie, à l'œuvre dans l'écriture ou dans la réception : c'est l'impact politique et humain des images artistiques ou littéraires qui est apprécié à l'intérieur d'une Histoire où l'impérialisme et la culture, pour citer un titre plus récent de Saïd, ont fait bon ménage. Chez Adrien Pasquali, surtout chez Sarga Moussa, le point de vue est déjà différent, puisque l'attention se porte cette fois vers les contradictions internes à l'écriture (elle ne souscrit pas de manière univoque à une seule idéologie) et vers les règles qui organisent le champ de production, et qu'elle s'ouvre à une interrogation d'ordre épistémologique : que connaît-on d'Autrui avant le contact, qu'accepte-t-on et pour quelles raisons dans les différences qu'il affiche ou non, enfin que peut-on, provisoirement, retenir de lui ? Il est une troisième approche, qui a tendance à déconnecter plus complètement les «Images de l'Autre» de toute référence à l'Histoire. Un débat à cet égard exemplaire avait animé le colloque consacré, en janvier 1993, aux *Images de l'Afrique* : tel intervenant «saïdien»¹⁰ reprochait à tel autre de ne tenir aucun compte du rôle idéologique et de la portée humaine des figures de Nègres-Bamboula dont s'était théâtralement servi Michel de Ghelderode. A contrario, Anca Maniutiu montrait avec pertinence que ces «images» prenaient leur sens à l'intérieur de l'économie interne de la dramaturgie et dans un rapport codé avec les significations «littéraires» qui avaient cours à l'époque. Mais, au-delà de ces deux regards sur Ghelderode, il semble aussi que le «Sauvage» puisse figurer autre chose que son référent historique et obéir à autre chose encore que les

⁹ E.W. SAÏD, *Orientalism. Western Conceptions of the Orient*. London, Routledge, 1978 ; *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Préf. de T. Todorov. Trad. de l'anglais par C. Malamoud. Paris, Seuil, 1980, 392 p.

¹⁰ Il s'agit de Jean-Pierre JACQUEMIN, à qui l'on doit ici rendre un hommage particulier pour ses publications, e.a. *Zaire 1885-1985. Cent ans de regards belges*. Bruxelles, C.E.C., 1985, 191 p., ill., bibl. ; *Racisme. Continent obscur. Clichés, stéréotypes, phantasmes à propos des noirs dans le Royaume de Belgique*. Bruxelles, asbl Le Noir du Blanc - CEC, 1991, 215 p. ; voir *Images de l'Afrique...*, op.cit., pp.235-248, 344.

codes esthétiques dont il procède dans tel contexte ; le Dahomey, dans cette perspective, n'est pas une région localisable du Golfe de Guinée, mais le pays, appelé romanesquement Dahomey, où l'on imagine que pourrait *avoir lieu* tout ce qui, dans l'Ici, n'a pas lieu.

Fuir, là-bas fuir

Adrien Pasquali et Sarga Moussa sont par ailleurs les auteurs respectifs des deux derniers ouvrages ¹¹ parus dans la collection émanant, d'une manière ou d'une autre, du dynamique Groupe de Recherches sur la Littérature des Voyages, la collection et le Groupe ayant pour cheville ouvrière François Moureau à Paris IV. Leur présence dans ce sommaire devrait permettre de jeter un pont entre le domaine critique des lettres belges — jusqu'à présent relativement peu soucieux de littérature viatique, si l'on excepte quelques travaux sur des pays comme l'Italie et l'Espagne, et des auteurs comme Simenon ou Hergé — et, d'autre part, le bouillonnement, en dehors de la Belgique, des publications dans ce domaine. Adrien Pasquali ouvre d'ailleurs utilement son propos par un panorama de cette activité du marché critique et éditorial.

Si le voyage et son récit suscitent un tel engouement, c'est qu'ils ont d'autres attraits à faire valoir que les aspects «interculturels» que j'ai tenté de décrire, au début de cette introduction, en termes actuels ou de ceux, complémentaires, qu'envisage la perspective «saïdienne» de son côté. On pourrait ainsi faire l'hypothèse que l'intérêt pour la littérature viatique marque une sorte de *retour du lieu* référencié, concomitant avec ce qu'on a appelé le «retour du Sujet» (le structuralisme en avait annoncé la mort) et le «retour du récit» (le Nouveau Roman et ses théorisations en avaient prêché la disqualification).

D'un autre point de vue, on sait notamment que l'adjectif «initiatique» est fréquemment accolé au mot «voyage», avec ce que cela comporte à la fois de dimension individuelle et de portée religieuse ou spirituelle. Non seulement les voyages sont réputés former la jeunesse, mais on suppose qu'ils constituent des initiations, c'est-à-dire à la fois des changements d'état applicables à l'individu et des révélations touchant le sacré ou quelque instance d'ordre métaphysique. L'Ailleurs, dans cette perspective, est toujours le Grand Ailleurs, l'espace où l'être se perd et/ou advient ; l'Autre a toujours la figure du Grand Autre. On doit à M. Michel ¹² d'avoir décrit avec le plus de pertinence, me semble-t-il, cette aventure globale d'un Occident qui, du moment qu'il déclarait se fonder sur la rationalité moderne, n'a cessé de projeter dans l'espace ce qu'il niait dans la

11 A. PASQUALI, *Le Tour des horizons. Critique et récits de voyages*. Paris, Klincksieck, coll. Littératures des voyages n°VIII, 1994, 179 p. ; S. MOUSSA, *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*. Paris, Klincksieck, coll. Littératures des voyages n°IX, 1995, 279 p.

12 M. MICHEL, «Figures de l'exotisme et désir d'au-delà», dans R. ANTONIOLI (éd.), *Exotisme et création*. Lyon, Publications de l'Université Jean Moulin - L'Hermès, 1985, pp.345-355.

croissance, et de chercher, toujours plus loin, à la fois l'autre de son discours et l'Autre que récusait son discours. Des topoï privilégiés ont catalysé ce désir qui tantôt se tournait vers l'Origine, tantôt vers la Fin, tantôt vers le Chaos, tantôt vers le Paradis : le désert, la forêt équatoriale, les neiges infinies, tous espaces du dénuement ontologique et de la confrontation primitive de soi avec l'illimité¹³.

Ce n'est pas un hasard si ce désir d'*altération* de soi s'exaspère en proportion du développement, en termes de prégnance sociétaire et épistémologique, de la ratio occidentalisme lorsqu'elle tend à devenir totalitaire. La seconde moitié du XIX^e siècle, de Baudelaire à Mallarmé en passant par Flaubert, est ainsi marquée par une hétérogénéité croissante entre l'espace de la Marchandise et le geste artistique, qui lui est inassignable. D'où le ressassement d'une problématique de la Fuite, du Dehors, de l'étrangeté. Ce déplacement peut être mental seulement, peu importe, comme le montre assez l'étude que propose ici Paul Gorceix, des intérêts extrême-orientaux cultivés par le « Voyageur immobile » que fut Max Elskamp. Dans ce cas comme dans bien d'autres, c'est l'Orient et, en l'occurrence, le bouddhisme, qui fournissent les signes propices à la méditation d'un Sujet mal à l'aise dans sa civilisation. Ce rêve, qui ne procède pas d'un humanisme, encore moins d'une curiosité scientifique, se nourrit d'un refus à l'égard de l'univers de sens organisé par l'Occident, sa techné, sa lecture de l'Histoire, sa manière de poser le Sujet comme individu esseulé face à la matière inanimée. D'où la pertinence de l'approche que fait ici Paul Masson des deux destinées de Christian Beck et d'André Ruyters¹⁴, où se croisent hantise de l'infini, désir d'évasion et rejet de l'Ici, recherche d'un autre père et d'un dépassement spirituel. Ce trajet se retrouve, sous une autre forme, dans cette sorte de divertissement sacré auquel se voue Max Deauville, grand « charmeur de Persans » inventés à la mesure de sa propre étrangeté à l'Histoire, tel que Cécile Michel en brosse ici le portrait. Il se retrouve, et dans une certaine mesure s'accomplit jusque dans son échec, chez Henri Michaux, refuseur exemplaire du Monde, essayeur tout aussi exemplaire d'altérités diverses, examinateur systématique, presque de laboratoire, de ses tentatives d'altération. Les *Ailleurs* de Michaux, leur rapport malgré tout à l'Histoire, tels qu'ils sont évoqués ici par Nicolas Ragonneau, font évidemment mieux qu'annoncer d'autres recherches, qui s'engagent dans le même sens cependant. Radicales, celles que poursuit et s'invente Christian Dotremont en direction d'une Laponie qui serait le lieu de tous les commencements, d'une primitivité retrouvée du geste, seront ici évoquées par Françoise Chenet. Dans un style différent, mais peut-être tout aussi rageur et convulsif, le roman de Gaston Compère, *Robinson 86*, procède

13 Cfr, pour le désert, Alain BUISINE, *L'Orient voilé*. Paris, Zulma, 1993, 297 p. ; pour la forêt équatoriale, voir e.a. mon commentaire de *Kufa* de Henri Cornélius, dans « *Le petit Belge avait vu grand* ». Une littérature coloniale. Bruxelles, Labor, coll. Archives du Futur, 1993, 397 p. ; et « L'Ouvert et le Fermé : une typologie de l'espace centre-africain dans toutes sortes d'histoires européennes », dans *Descriptions et créations d'espaces dans la littérature*. Louvain-la-Neuve, Travaux et publications de la Faculté de Philosophie et Lettres, à par. 1995.

14 Sur Ruyters, cfr e.a. *Sources*, n°12, mai 1993.

d'une démarche apparentée à celle de Michaux : l'Ailleurs construit par l'écrivain est une protestation contre ce qu'en avait fait Defoe, lequel n'avait envoyé Robinson dans une île que pour lui faire redécouvrir, avec les vertus bourgeoises du travail, la temporalité des constructions historiques et la logique coloniale du *développement*. L'île de Compère, comme le suggère Jean-Paul Engelibert, refuse l'un et l'autre ; elle n'est nulle part, sinon dans l'écriture ou la musique — dans l'Art auraient dit Flaubert ou Gautier —, qui sont la trace d'une autre temporalité et d'autres jouissances.

Aussi bien le voyage, qui est toujours une façon de tourner le dos, même provisoirement, à l'Ici, est-il parfois refus de l'Histoire et de la finitude. Plus spécifiquement, le refus du siècle peut se présenter comme un refus de ce siècle-là, et c'est particulièrement le cas chez Elskamp, contempteur du «moderne», dans le sens à la fois matérialiste et impérial que l'idée de modernité pouvait avoir à l'apogée de la révolution industrielle. Inversement, mais en attribuant au mot «moderne» un sens différent, on a soutenu que le voyage, notamment sous la forme de l'exil, était la marque même de la «modernité» : comme si le déplacement dans l'espace figurait le sentiment, pour le Sujet et en particulier pour l'artiste, d'être *déplacé* — comme on dit d'un geste qu'il est «déplacé» — au sein du procès social de son temps.

Sans doute n'est-il pas indifférent que ces désirs d'un Ailleurs procèdent d'un Ici particulier, la Belgique, et qu'ainsi se décèle un pan significatif des spécificités du «petit Royaume». On conviendra pourtant que ce dernier, s'il est le lieu où se nourrit l'entreprise du départ, est aussi le lieu dont on se départit à toute force, avec, chez Michaux par exemple, mais aussi bien chez un écrivain mineur comme Chardome, une sorte de hargne qui mérite qu'on s'y arrête, d'autant plus que la récupération «malgré tout» de l'écrivain au sein du corpus «belge» risque de la voiler. «On ne jette pas de perles aux cochons, on ne lit pas de vers aux Belges», écrit de son côté Ruyters. Ce n'est pas par hasard si l'on retrouve ici des accents baudelairiens : laissant de côté le soupçon d'un peu de larbinisme que peut inspirer cette déclaration adressée au bel esprit français que représente Gide, on peut se demander si le «Royaume» n'est pas la figure topologique où se cristallisent les traits du Bourgeois, ce vieux d'Europe usé par l'Histoire et avachi par la Marchandise, ce profane satisfait pour qui le mot «aventure» est suspect d'ouvrir la porte à tous les débordements, cet esprit que bornent des frontières et que contente la mesure, tel que Flaubert l'immortalisa en d'autres lieux. Dans le roman de Compère, l'opposition se marque par rapport à Defoe et à l'Angleterre plutôt que par rapport à la Belgique, mais elle ne se retrouve pas moins.

Envois

En sortir peut s'effectuer selon des démarches apparemment moins radicales que celles de Michaux ou de Dotremont, mais non moins significatives. Il y a l'ouverture humaniste d'une Yourcenar fascinée par le Japon, que présente ici Denise Brahimi. Il y a les pérégrinations curieuses d'un Émile Chardome, personnalité

peu connue qu'évoque Jan Rubes et qui a ceci à nous apprendre que le refus de l'Ici peut n'engager, bien en-deçà de la recherche de quelque Grand Autre, que le besoin de rompre avec le sentiment subjectif d'une surveillance étriquée : ailleurs serait la liberté, de la même façon sans doute pour l'Ardennais à Barcelone que pour le Catalan à Bruxelles. S'il faut s'attarder à ce qui se négocie dans chaque contact viatique, s'il faut aussi s'interroger sur la nature de l'Ailleurs qu'on cherche à atteindre (au-delà de la mer, ou au-delà de Histoire ?), les circonstances du départ méritent, elles aussi, toute l'attention ; c'est ce à quoi s'attache Benoît Denis, impliquant dans une logique sociologique les destinées, en partie comparables, d'Hergé, de Michaux et de Simenon, comme étaient comparables celles de Beck et de Ruyters.

Sauf à propos de Émile Chardome, rien dans les pages qui suivent ne concerne le pan considérable que constitue l'imaginaire colonial, avec ses annexes métropolitaines, dans l'histoire des rapports entre le «petit Royaume» et ses Ailleurs. C'est que l'entreprise coloniale a laissé un corpus de textes assez abondant et varié pour mériter à lui seul un dossier d'études comme celui-ci ; c'est, aussi et surtout, que ce corpus se définit par un certain nombre de cohérences particulières, qui touchent aux modalités du contact : forcément, l'Afrique centrale n'a pas constitué pour la Belgique un Ailleurs tout à fait comme les autres, du fait de la domination, ou du fait, peut-être plus décisif d'un point de vue littéraire, qu'on avait à y séjourner et à y trouver de quoi vivre, ce qui n'est pas la situation habituelle du voyageur.

Il y aurait beaucoup à dire, du reste, de l'accueil qui a été réservé à cette littérature «coloniale», ou plutôt qui ne lui a pas été réservé par les instances de légitimation en Belgique. On prendrait la mesure de ce phénomène en parcourant les ouvrages de synthèse, anthologie et autres manuels, jusques et y compris l'*Alphabet des lettres belges*¹⁵. Ceci ne veut pas dire que le Congo n'a pas hanté l'imaginaire et ne s'est pas explicité dans ses marges, souvent d'ailleurs pour y faire l'objet d'un rejet dont la répétition en dit long sur l'imprégnation du schème politique qui imposa en 1908 la séparation des patrimoines, le pas-un-sous-pour-le-Congo-qui-ne-revient-en-Belgique dont l'Afrique centrale eut plus fondamentalement à pâtir que d'aucune autre disposition du régime colonial. De Georges Virrès à Jean Louvet, de Georges Simenon à Renée Brock, en passant par le délirant Paul Bay et les séries paralittéraires, mais encore chez Plisnier, Thiry, Hellens, Gevers, Mertens, Bauchau et tant d'autres, il n'est finalement guère d'écrivains qui n'aient éprouvé le besoin ou l'envie de faire écho, même de façon biaisée, au tissu discursif qui faisait du «petit Royaume» le majordome de ce que d'aucuns, dans l'entre-deux-guerres, appelèrent «les colonies» et même «l'empire».

Les questions générales dont nous avons parlé se retrouvent dans le corpus colonial. Aussi bien domaine colonial et domaine viatique font-ils actuellement

¹⁵ La réticence englobe en réalité tout aussi bien la littérature africaine, jusqu'à une époque récente (cfr Jean-Louis DUFAYS, «Patrimoine anthologique et stéréotypes culturels...», dans *Images de l'Afrique...*, op.cit., pp.101-112).

l'objet non seulement d'approches historiennes, mais encore de curiosités légitimement intéressées par l'observation de ce qui s'est joué, donc de ce qui se joue, dans ce contact qu'on qualifie fort maladroitement d'«interculturel» (une culture n'est qu'échanges). Historiens et historiens de l'art investissent pour l'heure ce secteur ¹⁶, plaçant nombre de balises dont pourra faire son profit cette histoire culturelle de l'Afrique centrale sous tutelle belge et de la Belgique comme métropole coloniale qui reste en grande partie à écrire. Un certain nombre de jalons ont néanmoins déjà été posés, auquel il est possible de renvoyer ¹⁷.

Dans sa façon particulière d'articuler les rapports entre l'Ici et l'Ailleurs, le corpus colonial, ou du moins une partie importante de celui-ci, offrait une particularité intéressante : celle de penser ces rapports en fonction d'un État-Nation unitaire, qui se poussait au rang des «Puissances». Les colonies étaient, comme on l'a dit, les «vitrines de la nation» et ce n'est pas tout à fait un hasard si, en même temps que la vitrine du Congo se brisait, la nation elle-même a vacillé, au cours de cet *Hiver 60* dont, entre autres, *La Déchirure* de Henry Bauchau a gardé la mémoire douloureuse ¹⁸. Mais la conscience nationale unitaire a suscité, on s'en doute, de nombreux autres textes évoquant l'Ailleurs que ceux qui se rattachent à l'entreprise coloniale ; le nationalisme, qu'il ne faut pas réduire à ce qui en est une dérive et un dévoiement, le stupide et redoutable *Eigen volk eerst*, a toujours encouragé l'inventaire des hauts faits de ses «représentants» à l'étranger ¹⁹. Ainsi, d'André Van Hasselt à Marcel Lobet en passant par Godefroid Kurth et Carlo Bronne, une série d'essayistes se sont attachés aux «figures belges des premières croisades». Le choix

¹⁶ Cfr e.a. P. VAN SCHUYLENBERG, Fr. MORIMONT, *Rencontres artistiques Belgique-Congo (1920-1950)*. Louvain-la-Neuve, Centre d'Histoire de l'Afrique, coll. Enquêtes et documents d'histoire africaine n°12, 1995, 110 p. (voir le compte rendu dans le présent volume) ; J.-P. DE RYCKE, *Pierre de Vauderoy*. Louvain-la-Neuve, Duculot, 1992, 136 p., ill. ; Ch. DEVRED-HALLET, *André Hallet (1890-1959)*. II. *L'Afrique profonde*. Bruxelles, Éditeurs d'Art associés, 1989 ; J. VANDERLINDEN, *Pierre Ryckmans (1891-1959)*. *Coloniser dans l'honneur*. Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1994, 802 p. ; S. CORNELIS, *Regards d'artistes. La palette et la plume au Congo (1880-1914)*. Thèse de doctorat. U.C.L., a. a. 1994-1995, 4 volumes ; V. ROMAIN, «Musiques traditionnelles» d'Afrique centrale. *Itinéraires d'une reconnaissance européenne (1920-1940)*. Mémoire de licence en histoire. U.C.L., a.a. 1994-1995, 164 p.

¹⁷ Une approche de ces questions dans *Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi)*. Bruxelles, Labor, 1992, 2 vol. ; et notamment dans l'introduction : M. QUAGHEBEUR, «Des textes sous le boisseau», vol.1, pp.vii-xciv ; P. HALEN, «Le petit Belge avait vu grand». *Une littérature coloniale*. Bruxelles, Labor, 1993, 397 p. ; P. HALEN, J. RIESZ (éd.), *Actes de la 1ère Journée d'études consacrée aux littératures «européennes» à propos ou issues de l'Afrique centrale*. Universität Bayreuth, 1994, 97 p. ; ID., *L'Afrique centrale dans les littératures «européennes»*. *Actes de la 2e journée d'études*. Universität Bayreuth, 1995, 91 p. ; *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre...*, op.cit.

¹⁸ Cfr «*La Déchirure*, roman de la décolonisation ?», dans *Henry Bauchau, un écrivain, une œuvre*. Bologna, Editrice CLUEB, 1993, pp.177-200.

¹⁹ Cfr p.e. J. GOBLET D'ALVIELLA, «Voyages, découvertes, émigrations», dans *Patria Belgica. Encyclopédie nationale, ou Exposé méthodique de toutes les connaissances relatives à la Belgique ancienne et moderne, physique, sociale et intellectuelle*. Publié sous la direction de M. Eugène Van Bommel

d'un tel sujet historique est en soi significatif d'une certaine configuration du discours identitaire qui n'est certes plus d'actualité, du moins en Belgique francophone, mais qui y eut droit de cité.

Un certain nombre de rééditions récentes laissent penser qu'une réappropriation mesurée du passé colonial est en cours : songeons à la récente publication de *L'Homme qui demanda du feu* d'Ivan Reisdorff dans la collection Espace Nord, à la reprise de neuf titres, répartis en trois volumes, aux Éditions Le Cri ²⁰, ou encore au retour du motif colonial dans la bande dessinée ²¹. Bien qu'à dessein, elles n'envisagent pas ce secteur, les quelques études rassemblées ici n'en n'ouvrent pas moins, à la curiosité des lecteurs, des historiens et des chercheurs, un vaste domaine, peu fréquenté mais pour le moins varié et d'une certaine pertinence épistémologique aujourd'hui. Elles invitent donc à d'autres travaux, concernant les écrivains déjà connus par ailleurs et à qui il arriva de commettre l'un ou l'autre récit de voyage, ou concernant des voyageurs qui multiplièrent leurs itinéraires (un Jules Leclerc, un Albert t Serstevens). Qui nous en apprendra sur ce Cornelius De Pauw qui fit paraître à Berlin, en l'an 1773, deux curieux volumes de *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois* ? Sur ce Bernier, auteur de *Voyages, contenant la description des Etats du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du Royaume de Kachemire, &c.*, imprimés à Amsterdam en 1699 ? Qui nous dira les rapports entre l'écriture du voyage et les arts plastiques, par exemple dans ces trois livres récents : de Claude Rahir, *La Griffé d'amour. Lettres de voyage d'un artiste autour du monde* (1993), de Monique Thomasette, *Un voyage ou le journal d'un peintre* (1993), de Pol Bury, *Le Chemin de Yamataga* (1995) ? Qui prendra le relais de Jules de Saint-Génois, dont l'*Histoire des voyageurs belges* remonte aux années 1840 ? Le domaine des affinités extrême-orientales, déjà évoqué ici par les études consacrées à Paron et à Yourcenar, est encore riche de bien des œuvres à revisiter, depuis cette *Introduction à la symbolique extrême-orientale* (1954) du poète André Allard l'Olivier, jusqu'au récent *La Tête ailleurs (années chinoises)* de Jean-Pierre Outers (1995), en passant par les tentatives, moins méconnues, certes, de Camille Poupeye en direction du théâtre chinois et les écrits de Simon Leys. Et puis viendraient aussi les non-voyageurs, à commencer par Marcel Thiry qui, pour s'être souvent inspiré de son «tour du monde en guerre», ne se fit pas moins connaître par certain sonnet où il était question de *n'être pas allé à Vancouver*. Viendraient aussi de ces poètes qui tirèrent et la vie et la poésie de leurs déplacements dans l'étrangeté du monde,

III^e partie : *Belgique morale et intellectuelle*. Bruxelles, Bruylant-Christophe & C^o, 1875, pp.185-214 ; cfr aussi les pp.488-489.

²⁰ *La Littérature coloniale*, coll. Les évadés de l'oubli. Déjà paru : Tome I, *De l'amour aux colonies, de son récit*. Udinji (C.A. Cudell). *Thubi* (Chantal Roy). *Kapiri-Pi* (E. Straven). Bruxelles, Le Cri, 1994, 471 p. (compte rendu dans *Textyles*, n°11, pp.302-304). À paraître en novembre 1995 : Tome II : *À travers le continent rétif*. *Kufa* (H. Cornélus). *Noirs et Blancs* (G. Duncan), *L'Arrêt au carrefour* (H. Kerels). À paraître en mars 1996 : Tome III : *La Mort des autres* (O. Marchal), *La Termitière* (D. Gillès), *Émile et le destin* (G. Pessaret).

²¹ Cfr «Le Congo revisité. Une décennie de bandes dessinées "belges" (1982-1992)», dans *Textyles*, n°9, 1992, pp.365-382.

comme William Cliff, Jacques-Gérard Linze ou, ici, Alain Dantinne : ils ont voyagé avec l'idée que «quelque part Amour est le nom d'un fleuve», et, certes, ils savent qu'ils ne l'ont pas rejoint : ils pâlisent encore au nom de Vancouver ou d'Iquitos, et paraissent redouter *comme la mort* les douceurs qui marqueront la fin du voyage. Au contact avec l'altérité du Monde, un *sentir* était possible, qui rendait sensible même l'espace de l'Ici ; sans l'altérité du Monde, rien ne sera plus à éprouver, ni sans doute à écrire.

*Je n'sentirai plus le vent dans les campagnes
Et la pluie fine qui pique le visage
Je n'sentirai plus le soleil qui tape
En Andalousie entre midi et trois heures
Et le froid d'une nuit grisâtre
Et le train qui schlingue qui s'traîne et qui s'arrête
Pour une gare et le tourist-hôtel
Dji n'sint'ré pus la petite maison d'Mesnil-Saint-Blaise
Et m'volonté d'aller vir lès zamèrik
Et l'vîye qui dji n'comprinds nin
Dji n'sint'ré pus tot ça
Quand dji s'ré mwârt
Dins mès p'titès pantouf'²²*

²² Alain DANTINNE, *Je n'ai jamais été à Iquitos*. Avant-propos de Jean-Claude Pirotte. Bruxelles, A. De Rache, 1985, p.13.

La Littérature coloniale

Qui eût parié, il y a vingt ans, sur un éventuel retour, dans l'air du temps, d'une *esthétique coloniale* ? Escorté par la mode rétro, le retour du thème colonial est comme appelé par les hésitations idéologiques contemporaines ; il répond, semble-t-il, à un besoin profond, en partie lié à ce qui précède : celui d'alimenter les mémoires collectives et de les orienter dans un sens qui soit aujourd'hui de quelque profit identitaire. Ni la France ni la Belgique n'ont d'intérêt dans l'occultation ou dans la condamnation absolue de cette partie de leur histoire. Comprendre ce passé, *le relire*, c'est se comprendre, éventuellement se juger et se réorienter. Qu'en était-il donc de l'« Empire », de ses travers, des hommes et des femmes qui en vécurent ?

Vient de paraître !



ISBN 2-87106-100-9, 478 pages, 750,- FB

La littérature coloniale (1)

De l'amour aux colonies, de son récit

Udinji,

Chez les riverains de la Buschimaie,

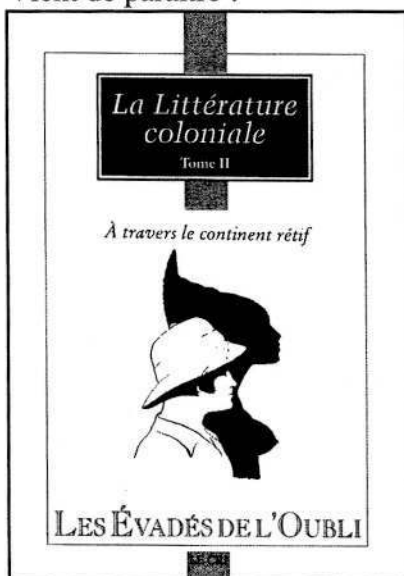
C.A. Cudell, roman de mœurs
congolaises, 1905.

Thubi, Fille noire,

Chantal Roy, roman colonial, 1943

Kapiri-pi,

Égide Straven, roman africain, 1946



ISBN 2-87106-153-X, 394 pages, 750,- FB

La littérature coloniale (2)

À travers le continent rétif

L'Arrêt au carrefour,

Henri Kerels, roman centre-africain,
1936

Blancs et Noirs,

George Duncan, roman, 1949

Kufa,

Henri Cornélus, roman, 1954

Le Cri édition, rue Guillaume Stocq, 43, B-1000 Bruxelles

Tél. (32-2) 646 65 33 — Fax (32-2) 646 66 07

Distribution en librairie : *Les Presses de Belgique*